ISAAC CORDAL

ROMANTISME DU CHAOS

TEXTES: ÉLODIE CABRERA



PRÉFACE

Isaac Cordal colle ou dispose depuis de nombreuses années ses petits personnages urbains dans les villes du monde. Travaillant sans cesse, invité à produire et à exposer pour de nombreuses manifestations, cet Espagnol ne s'arrête jamais, que ce soit dans son atelier ou à l'étranger. Artiste engagé s'il en est, entier et jusqu'au-boutiste, il se pose en dénonciateur des travers de notre société. À l'aide de ses sculptures d'une vingtaine de centimètres de haut, il compose des mises en scène politico-sociales d'une justesse et d'une simplicité désarmantes. Posées et photographiées dans l'espace urbain – non sans humour –, elles nous obligent à regarder notre quotidien au travers du prisme acéré de l'œil de l'artiste. Les petits hommes d'Isaac vivent et meurent dans notre monde, chantant à l'unisson la complainte du progrès social, de la hiérarchie et de la sécurité.

La rencontre avec les œuvres d'Isaac Cordal – qu'elle ait lieu dans la ville ou grâce aux photographies de l'artiste – nous permet d'apprécier cet autre point de vue empreint d'histoire et de cette âpre vérité que seuls les grands artistes arrivent à sublimer. Drôle au premier abord, c'est un travail riche en émotion mais juste, un travail de militant, de résistant. Chargé de sens, il s'oppose à ces pièces « esthétiques » du street art et fait preuve d'une pertinence telle qu'il fit par exemple la une du Monde Diplomatique de novembre 2015 à propos du réchauffement climatique.

Au travers de son œuvre, Isaac a su créer une nouvelle manière de s'exprimer qui, conjuguée à sa force de travail et de production, le place de fait parmi les figures de proue du street art engagé.

Jérome Catz





TAILLÉ DANS L'ARGILE

Isaac Cordal se livre peu, par cuillerées. Il est né en 1974 à Pontevedra en Galice, une communauté autonome située au nord-ouest de l'Espagne. « Une région entre mer et montagnes, encerclée de frontières naturelles, qui fait de nous qui nous sommes. »

Minot gribouilleur, il illustre des histoires inventées, s'essaye à la bande dessinée ; ado féru de musique, il crée avec des amis un groupe de métal ; jeune adulte curieux et inventif, il co-fonde le collectif artistique ALG-A.org qui organise des expositions, concerts, conférences et projections vidéo. « L'art a frappé à ma porte avec une identité plurielle. »

C'est grâce à sa mère, artisan céramiste, qu'Isaac met les doigts dans l'argile. Après son baccalauréat, il entame en 1996 un cursus de cinq ans à l'École de tailleur de pierre de Pontevedra, et suit en parallèle une spécialisation en sculpture à l'École des beaux-arts de Vigo. Diplômé en 2003 mais pas encore rassasié, il enchaîne avec un doctorat en connaissances pratiques d'art contemporain. «Voguer d'une école à l'autre m'a permis d'allier le savoir-faire traditionnel des métiers de la pierre avec une approche plus conceptuelle et théorique. » En atelier, l'élève réalise des esquisses qui font office de modèles pour l'œuvre finale : des statuettes hautes d'à peine quinze centimètres. Ce sont les premières pierres d'un projet colossal qui débute en 2006 en Galice: *Ciment Eclipses* - petites interventions dans la grande ville. En une décennie, son armée de pygmées a envahi Londres, Barcelone, Vienne, Stockholm, New York, Bruxelles, Lodz, Montréal, Saint-Pétersbourg, Paris, Zagreb, etc. Et ne compte pas s'arrêter en chemin.



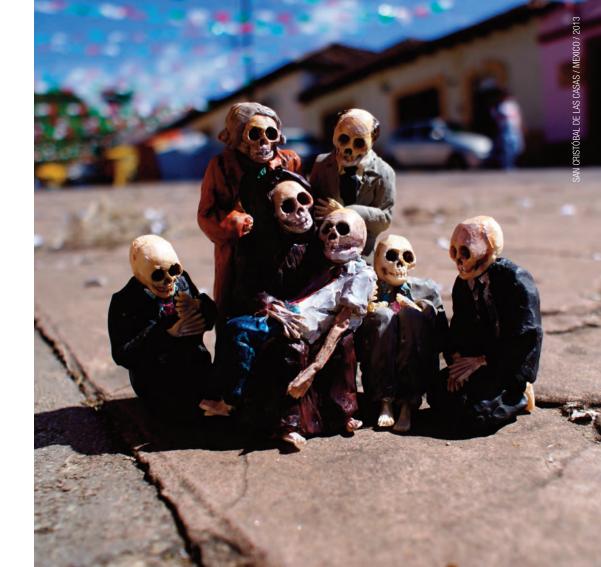
SAN CRISTÓBAL DE LAS CASAS / MEXICO / 2013
SAN CRISTÓBAL DE LAS CASAS / MEXICO / 2013





SAN CRISTÓBAL DE LAS CASAS / MEXICO / 2013







SAINT-PÉTERSBOURG, RUSSIE / 2014



CIMENT ECLIPSES

Loin des piafs, proche des truffes, l'œuvre d'Isaac se veut modeste et discrète. À rebrousse poil du gigantisme qui caractérise le street art depuis une décennie.

L'Espagnol dissémine ses figurines de ciment dans les recoins peu ragoûtants des cités. « Dans la rue, tout est démesuré, buildings, ponts, monuments aux morts, on ne fait plus attention aux détails. En jouant avec les échelles, il est possible de créer une confusion entre deux univers. »

Incrustées dans le paysage urbain ou dans les espaces naturels, ses sculptures nous plongent dans un monde miniature, à la fois réel et surréaliste. Un arbuste prend soudain l'apparence d'un arbre centenaire; une encoche dans un mur devient une porte-cochère. Même une simple

flaque se transforme en lac si vaste que l'on frise la noyade. Spontané, le street-artiste déambule et trimballe, logés au fond de son sac à dos, ses poupons de béton et une pincée de malice enfantine. Si un trou dans la chaussée l'inspire, il agence ses figurines à la manière d'un metteur en scène dirigeant ses acteurs.

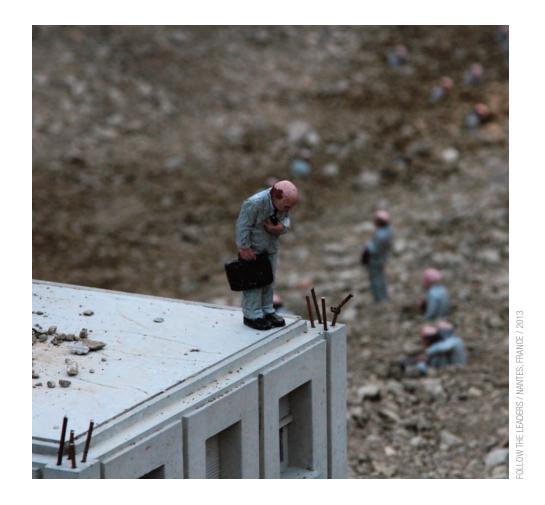
Œil dans le viseur, doigt sur la gâchette ; clac, l'illusion est dans la boîte. D'autres artistes urbains usent de saynètes miniatures tels que Slinkachu ou Pablo Delgado. Pourtant, le propos d'Isaac Cordal se rapproche davantage d'un Mark Jenkins, connu pour ses inquiétantes sculptures grandeur nature. Ils convoquent tous deux l'étrangeté, la dérision et la critique d'une société en crise.



REMEMBRANCES FROM NATURE / MONTRÉAL, CANADA / 2015









18 | **Isaac Cordal** | Opus Délits #63

FOLLOW THE LEADERS / NANTES, FRANCE / 2013

FOLLOW THE LEADERS / NANTES, FRANCE / 2013





FOLLOW THE LEADERS / NANTES, FRANCE / 2013 FOLLOW THE LEADERS / NANTES, FRANCE / 2013





LE NAUFRAGE DE LA FINANCE

En 2008, Isaac s'installe à Londres en plein krach boursier. La banque d'investissement américaine Lehman Brothers vient de faire faillite amorçant la plus grave crise financière depuis 1930. Les pays occidentaux, gavés de dettes, mettent à la diète les classes moyennes. Les écarts de richesse se creusent au profit de milliardaires qui sont chaque année plus gloutons, plus nombreux.

Parmi les masterpieces d'Isaac, un grand nombre d'entre elles condamne l'idéologie libérale, ce gros rafiot criblé d'avaries tenu par des capitaines bornés qui refusent de changer de cap.

L'effondrement du système capitaliste est le cœur de l'installation Follow The Leaders présentée dans le cadre de l'édition 2013 du festival Le voyage à Nantes. Elle a nécessité deux mille sculptures, cinquante moules, plusieurs tonnes de gravas et trois mois de labeur.

Un travail de titan auguel a participé Xavier Hervouet : «Isaac n'aime pas beaucoup que I'on touche à ses jouets. Un des gars de l'équipe s'était amusé à déplacer quelques figurines par-ci, par-là, pour créer des situations cocasses. Isaac les a toutes repérées et replacées une à une. C'est un artiste qui aime garder le contrôle sur son œuvre parce qu'il sait exactement ce qu'il veut transmettre.»



SURVIVOR / SAINT-PÉTERSBOURG, RUSSIE / 2014





MONTREAL CONDUITS / MONTRÉAL, CANADA / 2015

ABSTRACT EMOTIONS / MONTRÉAL, CANADA / 2015

FOLLOW THE LEADERS / MONTRÉAL, CANADA / 2015











SURVIVOR / NANTES, FRANCE / 2013

THE OFFICE / ARTSCAPE / MALMO, SUÈDE / 2014

LA COMÉDIE HUMAINE

La ville est sa tribune; ses santons, des pamphlets. Ils rejouent dans les théâtres urbains le tragi-comique d'une société malade, schizophrène, qui garantit les libertés individuelles en postant des caméras et des CRS à tous les coins de rue. Une Europe, terre d'asile, qui accueille les réfugiés en érigeant des barbelés. Un monde privé de repères où le foyer familial est devenu une extension du bureau (The Office), et l'entreprise, une fratrie d'adoption (The Family). Une civilisation ensevelie sous les chiffres, les statistiques et les sondages. Une cité où l'indigence et l'indifférence partagent les mêmes trottoirs. Une épatante machine à brover du noir.

Solitude, dépression, burn-out, les mioches d'Isaac sont défaitistes. Ils portent sur leurs visages l'expression de la désillusion et du renoncement, cette mine renfrognée où la joie n'affleure jamais. L'œuvre d'Isaac Cordal est un miroir déformant. Elle grossit ce que l'homme contemporain a de plus vil en lui, ses défauts et ses imperfections. Elle suscite une réflexion individuelle en singeant le comportement des masses.

Ciment Eclipses est un conglomérat des maux modernes. Un combat contre le conditionnement de l'homme. Une méditation sur la condition humaine. L'anthropologue américaine Margaret Mead disait : « Ne doutez jamais qu'un petit groupe de personnes puisse changer le monde. En fait, c'est toujours ainsi que le monde a changé, » Isaac n'est pas un révolutionnaire. Tout juste un croyant du « et si... ». Et si son peuple de ciment peut, à son petit niveau, éveiller les consciences, alors il v a encore une lueur d'espoir.











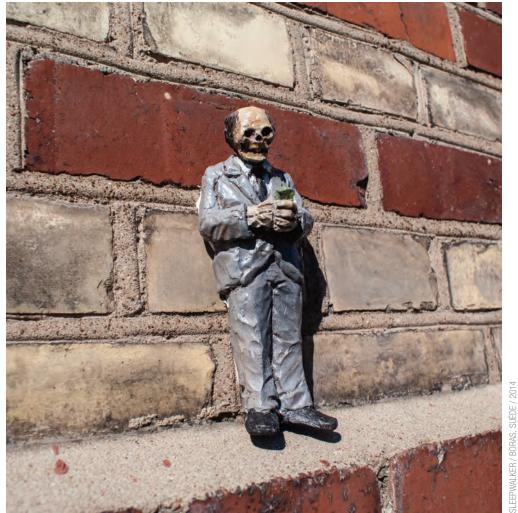
EMIGRANTS / BRUSSELS, BELGIQUE / 2011

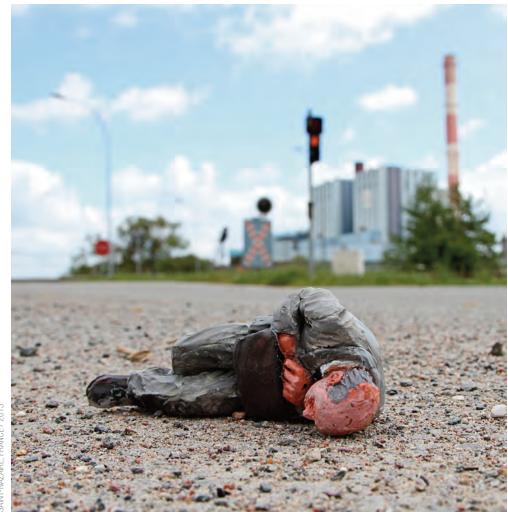
FOLLOW THE LEADERS / MONTRÉAL, CANADA / 2015











EN VERT ET CONTRE TOUS

À l'échelle planétaire, les statuettes d'Isaac sont des nanoparticules. Des incarnations de la toxicité qui ronge notre organisme : pollution atmosphérique, déforestation, fonte des glaciers, traitement des déchets nucléaires. L'urgence est partout et les actes sensés nulle part. On patiente en attendant la montée des eaux comme les baigneurs de l'installation Waiting for Climate Change (De Panne, Belgique, 2012). L'être humain pompe, fore, raffine et s'étonne que le sol se dérobe sous ses pieds.

« Nos ressources naturelles ne sont pas illimitées, c'est un fait indiscutable. Personne ne se soucie d'enrayer le gaspillage. Seul l'Uruguay a inscrit le droit environnemental et la gestion des ressources hydriques dans sa constitution. À travers la thématique environnementale, c'est surtout le comportement des hommes que je mets en perspective. »

Isaac se nourrit des idées du penseur et économiste français Serge Latouche qui milite pour la décroissance. Un modèle fondé sur une consommation raisonnée à l'instar de la « sobriété heureuse » prônée par Pierre Rabhi. L'essayiste et agriculteur réfugié en Aveyron pose une condition : « Tout changement implique le changement de soi car, si l'être humain ne change pas lui-même, il ne pourra changer durablement le monde dont il est responsable. »



REMEMBRANCES FROM NATURE / MONTRÉAL, NANTES, FRANCE / 2013







GOLDMAN SACHS / BELGIQUE / 2012





ISOLATED IN THE MODERN OUTDOORS / NUART / STAVANGER, NORVÈGE / 2015

PARASITE / NUART / STAVANGER, NORVÈGE / 2015





LA TRAGÉDIE **DU PAYSAGE**

Au loin, se dresse une usine d'où s'échappent des vapeurs brumeuses. La silhouette d'un homme assis sur un rocher se découpe à contre-jour. Contemplet-il les ruines fumantes de l'ère industrielle ? L'avènement du néant ? Il y a du Caspar David Friedrich dans cette vision funeste. Le street-artiste puise dans l'œuvre du peintre allemand, auteur du célèbre tableau Le Moine au bord de la mer, son goût pour la tragédie du paysage : ode à la désolation et romantisme du chaos. Cette image, comme tant d'autres chez Isaac, montre combien le geste photographique dépasse le souci d'archiver, impératif qui fut à l'origine de cette démarche.

Parfois, les clichés annihilent les jeux d'échelles et la petitesse des personnages est impossible à deviner. Les photographies, détachées de leur contexte, s'affrontent à hauteur d'homme. De front. Il faut observer les arrière-plans silencieux, menaçants, souvent floutés ; les envisager avec l'œil du photographe. Quels horizons choisit-il d'incruster? Des océans de béton, des arbres dénudés par l'hiver, un aqueduc, des usines, une station balnéaire. Une réalité concrète. La photographie, ici, ne rejoue pas notre monde. Elle l'embrasse dans toute sa voracité, sa froideur et son ignominie.



FOLLOW THE LEADERS / DE PANNE, BELGIQUE / 2012













DIORAMAS

Le passage en galerie, pour un artiste tel qu'Isaac, s'avère risqué. Dans le white cube, nulle fissure à laquelle se raccrocher, point d'architecture outrancière où loger ses petits bonshommes. Pourtant, les œuvres décontextualisées vont droit au but. On ne peut détourner le regard, se laisser distraire. La détresse des Lilliputiens est particulièrement palpable dans son solo show Moment de Solitude (Galerie Spacejunk, Bayonne, 2015). Les masques tombent et la folie crève les yeux.

Les espaces vierges et clos sont l'opportunité de concevoir des scénographies à la fois complexes et minimalistes, toujours sciemment orchestrées. Les éclairages soignés et oppressants des installations *The New Slavery* ou *Résidence secondaire* (Temple du Goût, Nantes, 2013) révèlent ses talents de dramaturge et de metteur en scène. Pour fabriquer ses dioramas, Isaac n'hésite pas à chiner ou confectionner lui-même des objets miniatures: Caddies, clapiers, boîtes en métal, répliques d'HLM, bassines, bibliothèques, etc. Ses expositions, où se mêlent installations et photographies, confrontent dans un même espace des situations concrètes qui ne se côtoient jamais dans la réalité.

C'est notamment la force du solo show *Welcome* présenté en 2016 à la galerie Memorie Urbane à Gaeta en Italie. Le bureaucrate à l'abri sous un parapluie de l'Union Européenne jouxte la bicoque d'un réfugié syrien; l'indifférence des uns rencontre la détresse des autres.

FAIM / GALERIE C.O.A / MONTRÉAL, CANADA / 2015







WAITING FOR CLIMATE CHANGE / SPACEJUNK / BAYONNE, FRANCE / 2015









SCRIVENERS / GALERIE C.O.A / MONTRÉAL, CANADA / 2015





SCRIVENERS / GALERIE C.O.A / MONTRÉAL, CANADA / 2015



THE OFFICE / MUSÉE BOIS-DU-LUC / LA LOUVIÈRE, BELGIQUE / 2015







DU DAUMIER SOUS L'ÉPIDERME

Grand maître de la raillerie au XIXº siècle, le dessinateur Honoré Daumier n'a pas seulement noirci les pages des journaux satiriques La Caricature et Le Charivari, ou reçu les louanges d'Honoré de Balzac qui disait à son égard « ce gaillard-là a du Michel-Ange sous la peau ». Il fut aussi un sculpteur de talent. Admiré par Rodin, Daumier réalisait des études en terre colorée, le plus souvent des bustes, qui servaient de modèles pour ses lithographies. Les trente-six études conservées au Musée d'Orsay, caricaturant les principaux personnages de la Monarchie de Juillet, ont un air de famille avec les statuettes d'Isaac: des teintes sans fard, des expressions bou-

gonnes ; un côté brut, un brin brouillon qui conserve le tracé des outils et le geste du créateur. En héritier de Daumier, Cordal revisite cette satire noble, jamais vulgaire, du comportement des bourgeois et des petites gens de son temps.

Bien sûr, les cols blancs n'ont pas tous le crâne dégarni, les cheveux grisonnants et le costume assorti. La caricature exige de forcer le trait. À la manière d'un dessinateur de presse, Isaac transmet avec un humour grinçant, ciselé et minimaliste, un message universel d'une redoutable efficacité.





WE COME / STREET ART PLACE / GAETA, ITALIE / 2016







EUROPEAN SHAME SUMMIT / NANTES, FRANCE / 2013



BORDER / BLANCA, MURCIA, ESPAGNE / 2014

Pourquoi as-tu choisi le ciment pour confectionner tes figurines ?

C'est un matériau très intéressant pour son côté brut. Il fait écho à l'empreinte laissée par l'homme dans la nature, à la manière dont nous avons domestiqué notre environnement. L'idée que mes statuettes sont façonnées dans le même matériau que la ville se réfère au camouflage. Ce choix illustre une réflexion sur la nature même de l'homme contemporain qui finit par se confondre avec le mobilier urbain, un simple objet incrusté dans le paysage. L'être humain a fait de la ville son « habitat naturel ».

Peux-tu décrire ton processus de création ?

Chacune de mes pièces est directement sculptée à la main dans la Plasticine ou de l'argile, puis reproduite à l'aide de moules en silicone et enfin peinte à la main. Cela demande beaucoup de patience! Surtout quand je me lance dans des installations de grande envergure avec des centaines voire des milliers de personnages. Au final, chacune de mes figurines est unique car, une fois sortie du moule, je la polis pour nettoyer les impuretés tout en conservant une certaine rugosité.

Quelles sont tes influences artistiques dans la sculpture ?

J'admire le travail de Ron Mueck, Juan Muñoz ou encore Antony Gormley. Il est rare de voir un artiste réinterpréter la figure humaine. J'avais été sidéré par l'une de ses installations qui symbolisait une foule avec des blocs de ciment de différentes tailles, agglomérés les uns aux autres. En se rapprochant, on pouvait distinguer des empreintes de mains ou de pieds, comme si on avait moulé un être humain à l'intérieur de ces blocs. Le capitalisme s'évertue à créer des humains égaux, résignés à devenir esclaves par défaut.

Costume sombre, grise mine, tes personnages arborent la même dégaine. Que traduit cette uniformité?

Je m'appuie sur des stéréotypes sociaux qui renvoient aux politiciens, aux bureaucrates, à la finance et au pouvoir en général. La similarité entre mes personnages est le reflet de la société et de sa capacité à produire des stéréotypes, des hommes en série. Qu'il s'agisse d'hommes, de femmes ou d'enfants, j'essaie toujours de faire le même visage. L'uniformisation de la pensée se moque des questions de genre.

Ton travail interroge la notion de progrès. Un concept que tu sembles remettre en question...

Je pense que l'idée de progrès s'est perdue dans un de ces grands centres commerciaux qui pullulent autour de nous. Elle est quelque part sur une étagère ou dans un rayon. Elle se loge dans les voitures de luxe, les vacances à l'étranger, une télévision à écran plasma. On nous pousse à produire pour consommer. La quête du profit est la colonne vertébrale de notre système.

C'est triste de voir qu'on mesure la vitalité d'un pays et de ses citoyens au pouvoir d'achat et au taux de consommation. Nous sommes dans l'erreur quant à la notion de progrès : détruire pour construire, jeter pour acheter. Qu'est-ce que ce progrès-là nous a apporté ? Des écarts de plus en plus grands entre les riches et les pauvres, la disparition de la classe moyenne, la surexploitation des ressources naturelles. Notre modèle économique est voué à l'échec, mais depuis le début de la crise, personne ne cherche à le changer.

Le véritable progrès doit créer une société meilleure. Seule l'Amérique Latine avait des politiques économiques et sociales intéressantes il y a une dizaine d'années, fondées sur l'amélioration des conditions de vie du peuple.



Opus Délits #63 | Isaac Cordal | 81

ATELIER / 2016 ATELIER / 2016





Ė

ATELIER / 2016 ATELIER / 2016





L'être humain serait-il en train de régresser ?

Il est étonnant de constater que toutes les grandes découvertes de l'homme ne sont pas appliquées à des modèles sociaux de développement. Nous avons trouvé de l'eau sur Mars, mais nous sommes incapables de résoudre les problèmes d'approvisionnement en eau sur la Terre. Nous surproduisons de la nourriture, mais il y a des millions de personnes souffrant de la faim dans le monde. Nous construisons des armes de dernière génération et on se demande encore pourquoi il y a des guerres. Nous pouvons envahir des pays au nom de la démocratie, mais nous ne concevons pas que le terrorisme puisse exister. Le progrès doit faire marche arrière afin de regarder toutes les destructions faites en son nom.

Mais alors, quelle est la société idéale ?

Difficile à dire... Mon monde utopique serait probablement basé sur quelque chose que nous avions à un certain moment de l'histoire mais que nous avons perdu. Je ne dis pas que c'était mieux avant. Le contrôle des masses par la politique, l'école, la publicité, a toujours servi à vendre une idée et attiser des désirs. Nous devons changer de modèle, modifier notre relation au progrès. C'est son contenu qu'il faudrait modifier. Si nous enseignons qu'il faut consommer moins, seulement ce dont nous avons besoin, moins de matérialisme et plus d'altruisme. cela peut avoir un impact sur les futures générations.

Tu n'es donc pas aussi pessimiste que ton travail le laisse supposer...

Les gens voient souvent de la tristesse et de la colère dans mon approche. Moi, je cherche à faire réfléchir. Ma tête est pessimiste mais mon cœur croit encore en la volonté d'agir.





ATELIER / 2016

Les sculpteurs ne sont pas légion chez les streetartistes. Hormis le fait que tes interventions se situent dans l'espace urbain, tu sembles en retrait du mouvement...

Le street art a pris une dimension décorative. Il n'existe plus vraiment de lien entre l'artiste, la ville et les citadins. C'est devenu un art à la fois plus populaire et plus élitiste. L'esthétique a pris le pas sur le discours. Réaliser une belle œuvre ne m'intéresse pas et je refuse de convertir la rue en galerie. Je me sens davantage proche de l'engagement des artistes comme Blu ou Escif. Intervenir dans la rue est une forme d'activisme. On doit amener une réflexion dans le paysage urbain. Un ami m'a dit un jour « pourquoi tu utilises des sculptures, tu pourrais très bien mettre en scène de vraies personnes. » En un sens, il n'avait pas tort. J'aime la sculpture, mais c'est une discipline parmi d'autres. L'idée prime sur la forme.

As-tu déjà songé à fabriquer des œuvres à taille humaine ?

Ça m'est arrivé, notamment lors de l'édition 2013 du festival Open Art à Orebro, en Suède. Travailler de petits modèles a plusieurs avantages. C'est facilement transportable et moins coûteux. Parfois, je pense à changer d'échelle puis je me dis : a-t-on besoin de faire les choses en grand pour dire la même chose ?

Quelles réflexions et critiques sont à l'origine de l'exposition Welcome présentée en mars 2016 à Gaeta en Italie ?

Contrairement à ce que l'on peut penser, Welcome ne traite pas exclusivement de la crise migratoire mais d'une question plus vaste : quel monde léguons-nous aux générations futures ? Par le passé, l'Europe a déjà fait face aux arrivées de migrants qui quittaient la misère

pour venir chercher du travail. Aujourd'hui, ils fuient la guerre. Et qu'avons-nous à leur offrir ? Des bidonvilles. Aucun droit. Nous avons perdu toute notion d'hospitalité. Dans la culture Touareg, il existe une ancienne sculpture appelée Tessera hospitalis, formée par deux mains jointes. Quand un étranger était invité chez un Touareg, ce dernier et l'hôte brisaient la sculpture en deux. Chacun conservait un morceau. C'était une sorte de contrat perpétuel de bienvenue. J'aime la symbolique de ce rituel. Welcome devrait être plus qu'un mot écrit sur un paillasson.



TELIER / 2016

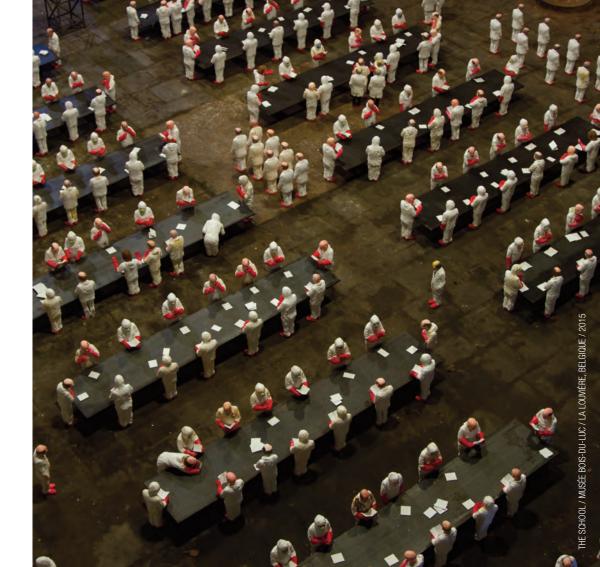


L'ÉCONOMIE DU SAVOIR

C'est une immense salle de lecture plongée dans la pénombre. Des bataillons de physiciens se tiennent debout, réunis autour de tables rectangulaires : combinaisons blanches, chaussures de sécurité aux pieds, gants rouges remontés jusqu'aux coudes, masques de protection sur le visage. Entre leurs mains : des livres. Cette installation, intitulée The school, a été réalisée en 2015 dans l'enceinte de l'Écomusée de Bois-le-Duc, en Belgique. Elle traduit avec maestria l'industrialisation de la pensée.

L'école est devenue une usine et les étudiants des clients. Ce constat amer s'appuie sur une réalité. Un élève britannique monnaye près de 10 000 livres pour enrichir sa pensée, soit trois fois plus qu'en 2010. Un record. Aux États-Unis, les diplômés reversent une partie de leurs revenus aux prestigieuses écoles qui les ont formés. L'intelligence est un capital comme un autre qui se partage entre initiés. On forge les cerveaux. On polit la pensée. On produit du savoir.

Isaac s'est inspiré d'une de ses nombreuses lectures : L'utilité de l'inutile de Nuccio Ordine. Ce recueil de citations signé par Euclide, Pétrarque, Kant, Leopardi ou lonesco réaffirme la nécessité d'une recherche désintéressée, la suprématie d'un apprentissage qui résiste à la pure logique marchande. Érudition contre profit. Curiosité d'esprit contre cotations. Pour la mise en scène, Isaac s'est référé à la série « China » du photographe Edward Burtynksy représentant des ouvriers travaillant à la chaîne dans les manufactures déshumanisées des provinces chinoises. Par une étrange coïncidence. The school évoque une des séries du photographe d'Andreas Gursky, Stock Exchanges, qui rassemble des vues imprenables sur les plus grandes places boursières mondiales. Dans celle prise au Koweït, on retrouve ce même fourmillement d'êtres humains et le code couleur rouge et blanc. On ne peut s'empêcher de faire le lien entre l'école et un placement juteux. Ayons de l'esprit ; restons critique!



THE SCHOOL / MUSÉE BOIS-DU-LUC / LA LOUVIÈRE, BELGIQUE / 2015









Remerciements ·

Crédits photographiques: © Isaac Cordal, sauf p.3, 7, 78 à 89 Élodie Cabrera. Photo de couverture: © Isaac Cordal

Cet ouvrage est une production de Critères Éditions.

Directeur de publication : Didier Levallois

Achevé d'imprimer au 2° trimestre 2016 sur les presses d'Esperia (Italie) © Critères Éditions 2016

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation conjointe de Critères Éditions et de l'auteur.

Critères Éditions, 7 rue Génissieu, 38000 Grenoble 04 76 84 90 76 / editions@criteres-editions.com www.criteres-editions.com

> Textes : Élodie Cabrera Suivi éditorial : Émilie Escoulen

Maquette et réalisation : Fabienne Zwiller, GraphicStory.net

ISBN: 978-2-37026-034-5

Dépôt légal à parution.



La collection Opus Délits publiée par Critères éditions a pour vocation de promouvoir l'Art Urbain français et international, non d'inciter quiconque au vandalisme ou à la dégradation. Le contenu des livres de cette collection (propos des artistes, photos ou vidéos) n'engage que leurs auteurs. D'ailleurs nous rappelons à nos lecteurs que, selon l'article 322-1 du code pénal: "La destruction, la dégradation ou la détérioration d'un bien appartenant à autrui est punie de deux ans d'emprisonnement et de 30000 euros d'amende, sauf s'il n'en est résulté qu'un dommage léger. Le fait de tracer des inscriptions, des signes ou des dessins, sans autorisation préalable, sur les façades, les véhicules, les voies publiques ou le mobilier urbain est puni de 3750 euros d'amende lorsqu'il n'en est résulté qu'un dommage léger. Ces pienes peuvent être portées, selon les circonstances, à cinq ans d'emprisonnement et de 75000 euros d'amende (C. P.: Art. 322-2 et 323-3)."